

Elle a sous le bras un pli qu'elle n'avait pas. Désertée par la chair, sa peau est devenue trop grande. Je me rappelle que j'aimais autrefois caresser son ventre distendu ; il avait ceint des bébés, il portait depuis leur absence et conservait la mémoire de leur volume. Mais aucun souvenir heureux ne se cache dans ce pli-là ; ce n'est pas un enfant qui a laissé son empreinte à sa mère, ce ne sont que les années qui passent et qui signent sur la peau.

Je me rappelle d'autres ventres fatigués d'avoir été si pleins et jamais consolés d'être vides. Je n'aimais pas les regarder, mais je les caressais avec déférence et admiration. « Beau travail, repose-toi maintenant » disait ma main.

Une autre. Je me rappelle ses seins de dix-huit ans, si énormes qu'ils étaient déjà comme nervurés par les vergetures, si pesants qu'ils s'écrasaient sous leur propre poids quand elle se couchait ; je les prenais à pleine main et, en les pressant, leur rendais un instant le fier volume qu'ils avaient quand elle se tenait debout.

Plus tard, une autre femme, belle, mais dont le sein semblait mort. La peau avait pris un aspect granuleux à sa base, il semblait étranger au corps.

Je me rappelle des varices. Des boutons. Des grosseurs. Des taches. Des bourrelets. Les femmes qui sont dans mon lit n'ont plus vingt ans depuis longtemps.

Comment ne pas me demander ce qu'elles ont vu de moi, ce qu'elles ont retenu de ce corps né imparfait et qui depuis toujours s'abîme ? ces bras trop maigres ? ce ventre qui s'évade ? ces dents qui se chevauchent ? ces pieds comme des palmes ?

Mon passé s'épaissit. Dans ma mémoire, les souvenirs d'enfance sont maintenant rejoints par ceux-là, qui sont des bornes sur ma route vers la vieillesse. Être vieux : avoir des souvenirs qui ne sont plus d'enfance.

Pourtant, aujourd'hui sur cette femme, ma main en passant s'émeut, mon corps se réveille, le sien s'ensoleille et, le temps de la joie, nous voilà sans âge.